

PORTFOLIO

Laureline Terrier

J'ai l'impression d'avoir tellement de choses à dire.
Je crie, face au vide, mais aucun son ne sort de ma bouche.
L'écho me répond : silence.
J'essaie, alors, de trouver d'autres solutions,
d'autres moyens de m'exprimer. J'expérimente avec les arts.
Un long chemin, dont je ne connais pas la destination –
si elle existe.

LES MONTAGNES HALLUCINÉES

sculpture
sagex, mousse, plâtre, peinture
40×40×30 cm
edhea, 2020

Mon premier essai de maquette. Avec du pâte, de la mousse, de la peinture, j'ai voulu bâtir mon rêve. J'ai des lieux plein les paupières. Des architectures grandioses, échos de lieux visités. Une démultiplication infinie de la maison où j'ai grandi. Des montagnes, tellement de montagnes. Je peux m'y rendre en rêve, mais ils pleurent de ne pas exister. Je ne parviens ni à les conter avec exactitude, ni à les dessiner. Sculpter un rêve, c'est donner de la légitimité à ma maladresse. Les mains pleines de plâtre, mes doigts suivent la vallée. Oui, c'est là, c'est là que j'étais !





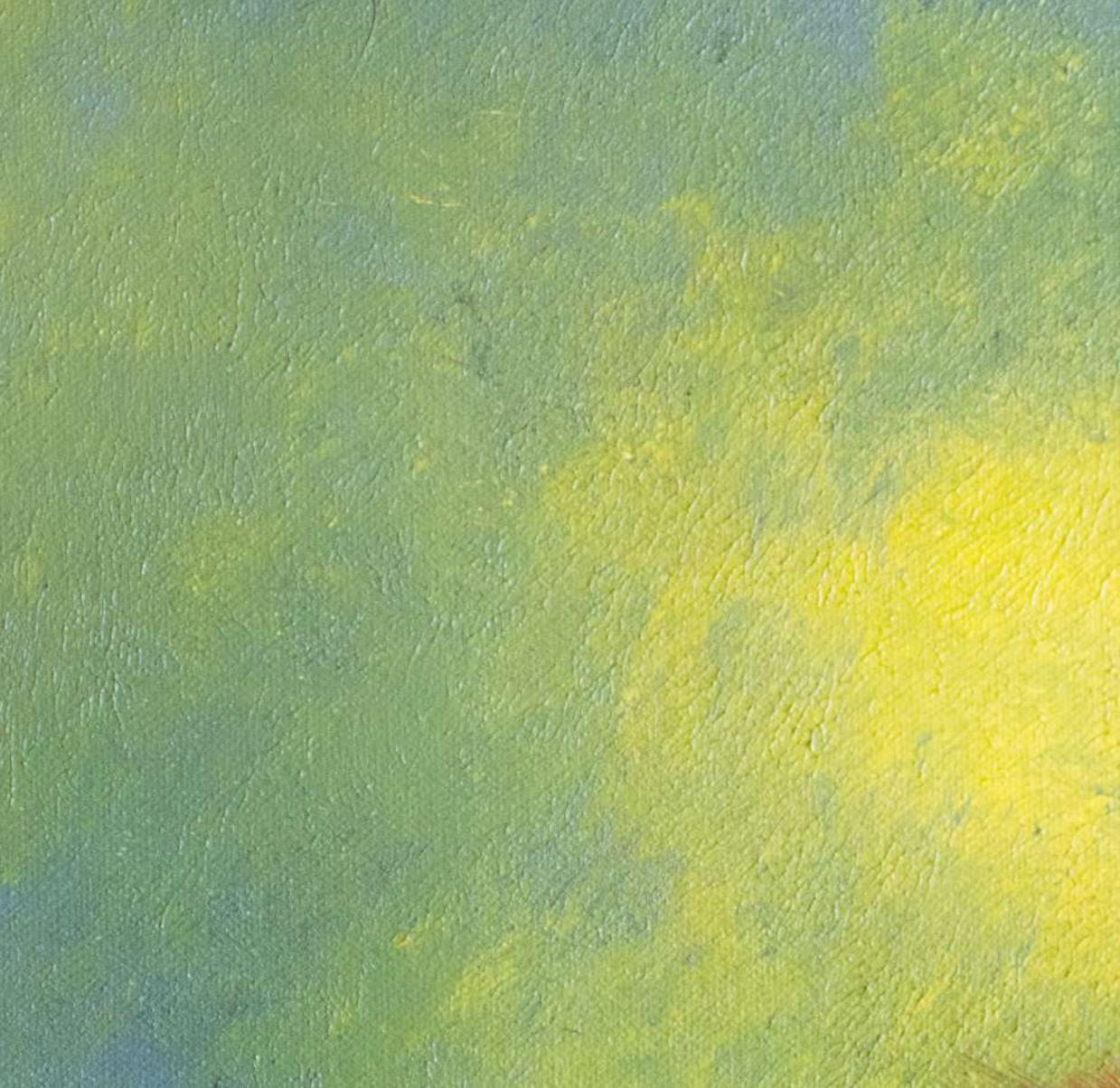
LES DOIGTS FRÔLANT LES MURS QUI LA SÉPARENT DU MONDE

leporello, 8 pages
peinture acrylique, texte
21×18 cm
edhea, 2020

J'ai peint deux toiles, en utilisant d'instinct les couleurs qui me rappelaient mon enfance. Puis j'ai rajouté le Noir, digitalement. Ce n'est pas un vide, c'est un trop plein – un nuage d'anxiété qui m'étouffe. Toujours d'instinct, j'ai écrit un texte en anglais, à propos de mon amie imaginaire. Je suis adulte, il m'est difficile d'aborder son existence dans la vie de tous les jours.

Mais elle est si importante ! Je ne peux la cacher.

J'ai réalisé ce leporello pour en parler, expérimentant avec les techniques d'édition.



I made Her up when I was eleven.

I guess She had always been there,

a shadow of my soul, lurking over my shoulder. But it was there and then that I sealed my fate - by giving Her a name.

I won't pretend that it wasn't a name I came up with on the spot. But my fucked up teenage mind was craving escape in such a way that the instant She was created, She

became half of me. I just had to close my eyes, and I was Her.

To this day, it is a name that brings me comfort and courage.

The name I chose when I want to pretend I am strong.

Arayehel.

It rapidly got out of hand. In her world, I could control everything. She wasn't pretending to be someone else. Free from grownups, from bullying, from society. She didn't fit in but She didn't have to.

Didn't care, and was strong. I began to make Her suffer. I had always been fascinated by pain.

Because Hers arose from trauma and named illnesses it felt more rightfw than mine ever had.

My life was good. I was a kid. There wasn't anything to complain about. At least, nothing that I could word at that age.

And so I escaped.

Closed my eyes.

Became someone else.

Became her.

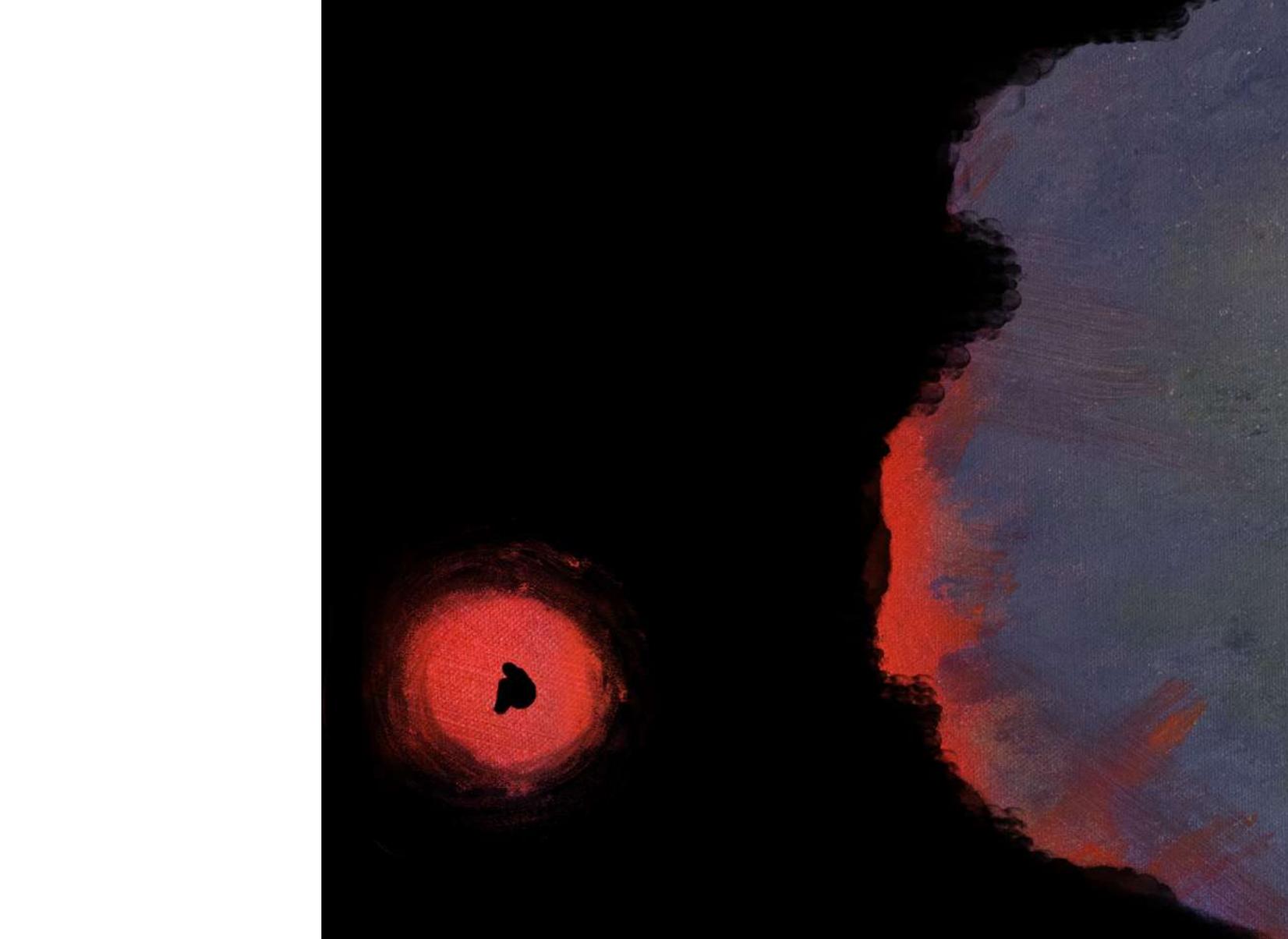
I was ecstatic - I could control everything. Until I couldn't.

I began to feel Her in me. Wanting to possess me.

Gradually taking over my existence.

I was so scared. But in the end, I decided it was not that bad. If I died, she would become me, and I would become her. We would both have the life we craved.

I just had to -



I guess I didn't die. I was never really strong-willed.

I learned to keep Her in, harness Her through writing.

And I wrote and wrote and wrote.

For years she was my escape from boredom and anxiety.

I had friends and a good life, but nothing compared.

Aravehel was vivid, bright, clear. I understood
the language from Her world, its mechanics. Outside,
nothing made sense. People didn't make sense. I had
no control over it, and it was desperately bland.

I was so

fucking

lonely.

We're fine now, Aravehel and I. I channel Her through art.

I am starting to realise that my issues have names, even though
it is difficult to seek help.

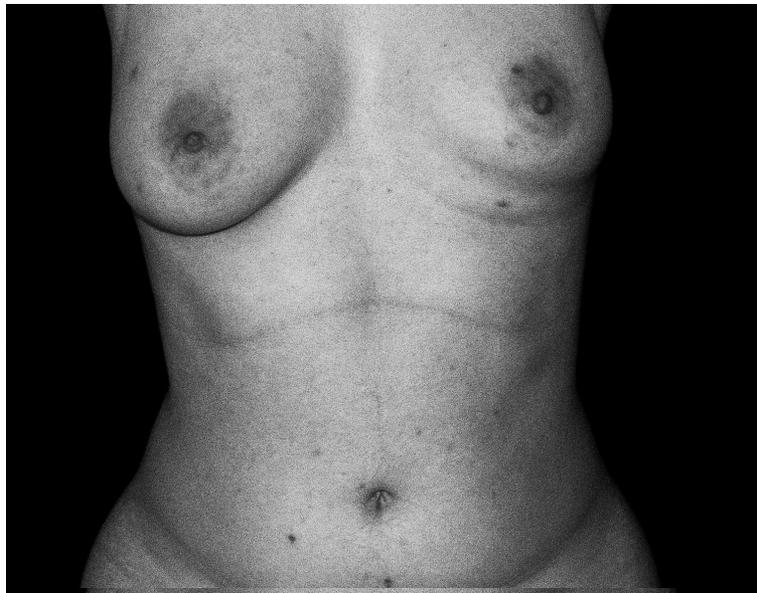
I'm moving on. Her shadow watching over my shoulder.



SPIRALE

fanzine, 16 pages
photographies noir et blanc
21×18 cm
edhea, 2021

En tout, j'ai dû prendre trois cents photos. Nue, vulnérable. C'est rare que je me confronte ainsi à mon corps. Je n'en suis pas gênée, pourtant – parce que je n'arrive pas à me convaincre que c'est le mien. Les heures passées sous le flash glacial, ou celles, les yeux rivés sur mon écran d'ordinateur, où j'ai édité les images : c'est pour moi. Regarde-toi, c'est ton corps. Il t'appartient. Ne te laisse pas avaler par la spirale. Cette édition : c'est pour vous. Regardez-moi. C'est qui je suis vraiment.



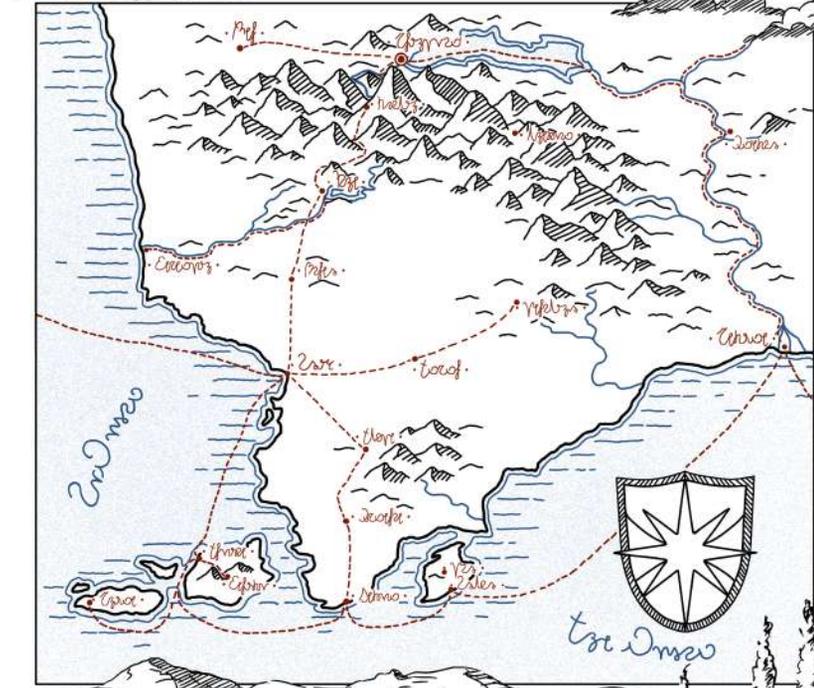


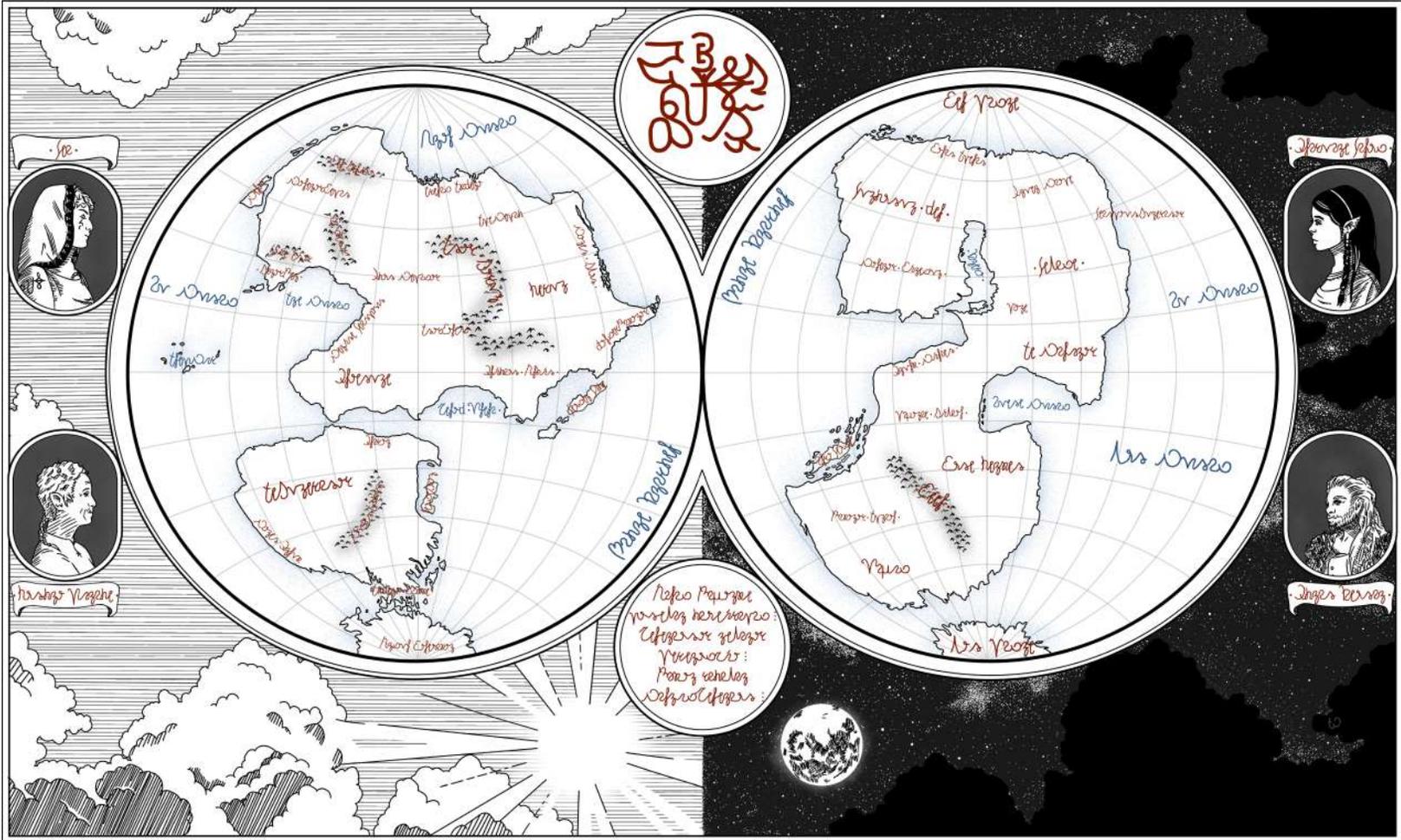
RÊVE SANS FIN D'UN MONDE LOINTAIN

édition, 10 pages
illustrations digitales
30×28 cm
edhea, 2021

Il me semble percevoir, loin, très loin, un autre monde. Une planète avec ses langues, ses cultures, ses lois. Différent du nôtre – y faisant écho. J’y voyage en rêve, je le construis. Trace ses cartes. Je crois presque, l’espace d’un instant tandis que je dessine dans la pénombre de ma chambre, entendre le chant de sa nature. Le livre que j’ai créé, cousu à la main, est fait pour être défait ; je peux y ajouter des pages au fur et à mesure.

Dezafrez





Handwritten red circular emblem containing stylized characters.

Handwritten label: "Sre"



Handwritten label: "Jhonyng Jelyo"



Handwritten label: "Hansys Vlyghe"



Handwritten label: "Jingel Blyng"

Handwritten text box containing a list of names in stylized script:
Neko Paryge
Pwchaz hery vnyzo
Cefozese zeloz
Vnyzoer:
Pwchaz vecheloz
Sefozelozoz:

L'OBSCURE CHAMBRE DES RÊVES

installation vidéo
son enregistré des étoiles, texte
10' en boucle
edhea, 2021

Une pièce plongée dans la pénombre, l'entrée dissimulée par un rideau. Un son attire notre attention, est-ce un battement de cœur? Je cherche, constamment, des manières de partager ce que je ressens au plus profond de moi. Il me semble parfois être retirée du monde, et ne pouvoir atteindre mes pairs. Sur le mur de la salle, une projection écrit une histoire, lettre par lettre. Mon écriture crie ce que je ne sais dire. Trouve les mots. Le son, c'est celui des étoiles, le battement du cœur de mon personnage. Le mien. Le vôtre.

veux dans la douce brise, tu écartas les bras, p
angoureux spasme, commençant sous ton talon, remo
jambe jusqu'à tes hanches, ta poitrine, tes épaules, le
Une vague de ton être. Tu suivais le rythme des cigales
étoiles. Les astres te faisaient l'amour; leur lumière l
ta peau Tu étais en transe, les yeux grands ouverts, p
les constellations. Si proche mais si lointaine en pens



Nue, cheveux dans la douce brise, tu écartas les bras, paumes vers le ciel.
Un langoureux spasme, commençant sous ton talon, remontant lentement ta
jambe jusqu'à tes hanches, ta poitrine, tes épaules, le bout de tes doigts.
Une vague de ton être. Tu suivais le rythme des cigales, dansant sous les
étoiles. Les astres te faisaient l'amour; leur lumière laiteuse coulait sur
ta peau. Tu étais en transe, les yeux grands ouverts, pour mieux avaler
les constellations. Si proche mais si lointaine en pensée. Éthérée.

« Regarde les étoiles! tu me crias. Comme elles sont belles! Comme elles
m'aiment! »

Moi aussi, je t'aime, je réalisai en silence.

J'en oubliai l'impasse. Tu dansais si bien, sans faillir, sans jamais
l'arrêter, invincible à la fatigue, au froid, au malheur du Monde -
Tu eus un soubresaut, ralentis ta valse un instant, et après m'aroir
lancé un regard éperdu tu t'effondras, le souffle court. Ton crâne
n'évita que de justesse les graviers, terminant dans l'herbe sèche. La
bouche entrouverte, tu essayais en vain de remplir tes poumons.
Je me précipitai vers toi, te pris délicatement dans mes bras. Ta peau
était glacée. Les étoiles avaient volé ta chaleur. Je t'habillai, avec
patience, ton corps frêle s'abandonnant à moi, attendis que tu reprennes
des forces.

Tu me souris faiblement:

« Tu es gentille, Rose. Je suis désolée que tu m'aies vue comme ça. »

Nous ne parlâmes plus jamais de cet incident.

Les nuits sans toi, la mer de l'angoisse clapotait au pied de mon lit. Elle
gémissait des mots terribles; que tu allais m'abandonner, que j'allais être
seule. Pour toujours. L'eau montait par vagues, de plus en plus haut,
submergeant mon corps de l'eau tiède et salée de mes larmes. Un poids immense
sur ma poitrine - la peur. Les yeux ouverts sous la surface, les étoiles au loin,
se moquant de mon impuissance. Je leur criais que tu étais mienne, elles
scintillaient de rire. Les bulles portaient mes cris vers le haut, et l'eau emplissait
mes poumons. Je mourais, noyée, avalée par l'obscurité blafarde.

« Quand je ne serai plus là... tu chuchotas faiblement. Couronne-toi de
fleurs. Tu le mérites.

Tu me jetas un regard endormi.

- Quelles fleurs? Tu m'as dit qu'elles voulaient toutes dire quelque
chose.

- Pourquoi pas des roses? Des roses sur une Rose, pour ton amour. Oui,
c'est une bonne idée. Couronne-toi de roses. Des pétales dans tes cheveux,
pour la reine que tu es, de beaux pétales rouges... »

Et des épines sur mon front, qui blessent la peau, clair-obscur de souffrance,
je ne pus m'empêcher de penser en sombrant à mon tour.

LITANIE DU VIDE

installation
maquette en échelle 1:16,
textes imprimés
edhea, 2022-2023

J'ai installé trois maquettes, réalisées sur deux semestres, accompagnées de textes extraits de la longue histoire que j'écris depuis des années. Une ambiance sonore s'échappe de ces maquettes, questionnant la distance avec la fiction. Arayehel, c'est mon amie imaginaire depuis que j'ai onze ans. Elle hante les espaces vides, comble mon ennui, me guide vers un ailleurs dont j'ai le contrôle total. J'ai voulu modéliser cet imaginaire. Rendre physique des lieux qui me semblent si familiers.



Je progressais furtivement par les toits, en direction de la maison de Sirius. Les tuiles glissaient sous mes pieds nus. Le ciel se couvrait, je voulais arriver avant la pluie. Avant l'orage qui semblait s'annoncer. Trop lente – les premières gouttes commencèrent à tomber. Je fus bientôt trempée, et avant d'avoir atteint le refuge salvateur, j'entendis le premier coup de tonnerre.

La peur me saisit. Je passai le rebord de la fenêtre que Sirius laissait toujours entrouverte. La chambre était vide. Je me précipitai jusqu'à l'armoire et refermai la porte derrière moi. Allumai la lampe torche que j'avais dissimulée entre deux couvertures. Sa lumière, l'espace clos me réconfortèrent. Un peu. Pas assez. L'orage était pour moi. Mon châtimeur. Les éclairs illuminaient l'espace, s'infiltraient par les interstices de la porte en bois. Pour m'aveugler. Le tonnerre faisait trembler les murs, si fort, si proche. Pour m'assourdir. Je fus prise de vertige, le sol sembla se dérober sous mes pieds. Les ongles plantés dans mes avant-bras, la lampe torche chaude contre mon cœur, j'essayais de disparaître. N'y parvenais pas.

Sirius ouvrit doucement la porte de l'armoire et me trouva recroquevillée là, le regard perdu dans le vide. Il me tendit la main en s'asseyant à mes côtés. Il me prit dans ses bras et me serra fort contre lui. La tempête sembla se calmer. Il me tint comme ça pendant un moment, me berçant doucement, jusqu'à ce que je m'endorme.

Sirius avait un voisin de notre âge qui m'avait un jour surprise passant sous sa fenêtre. D'abord réticente à me révéler à un Terrien, sa ténacité à me saluer à chacun de mes passages – il parvenait toujours à prévoir la date et l'heure de mes visites – finit par me convaincre de lui adresser la parole. Il était brillant, charismatique et dangereusement franc. Sirius l'apprécia dès leur premier échange. Nous liâmes bientôt une amitié entre les toits.

Le garçon volait des cigarettes que nous fumions penchés à la fenêtre. Il ramenait parfois des bouteilles d'un alcool fort et abject. Nous buvions jusqu'à l'aube, couchés sur une couverture que nous avions dépliée sur le toit. Flottant dans un ailleurs éthylique, je les écoutais, Sirius et lui, se raconter leurs semestres d'internat, leurs amitiés, leurs aventures. Mes douleurs subsidiaient quelque peu, et ainsi allongée sous les étoiles, je me sentais presque heureuse.



Il cardè era un vaso di cui l'altare era decorato e
che serviva per contenere le offerte. In alcuni
templi, tuttavia, per le divinità agricole, che ricevevano
il sacrificio di animali, era usato anche per
contenere il latte. In un tempio di
Delfi, l'altare era decorato con un
cardè che era anche un vaso per
contenere il latte.

Il cardè era un vaso di cui l'altare era decorato e
che serviva per contenere le offerte. In alcuni
templi, tuttavia, per le divinità agricole, che ricevevano
il sacrificio di animali, era usato anche per
contenere il latte. In un tempio di
Delfi, l'altare era decorato con un
cardè che era anche un vaso per
contenere il latte.

Il cardè era un vaso di cui l'altare era decorato e
che serviva per contenere le offerte. In alcuni
templi, tuttavia, per le divinità agricole, che ricevevano
il sacrificio di animali, era usato anche per
contenere il latte. In un tempio di
Delfi, l'altare era decorato con un
cardè che era anche un vaso per
contenere il latte.

Il cardè era un vaso di cui l'altare era decorato e
che serviva per contenere le offerte. In alcuni
templi, tuttavia, per le divinità agricole, che ricevevano
il sacrificio di animali, era usato anche per
contenere il latte. In un tempio di
Delfi, l'altare era decorato con un
cardè che era anche un vaso per
contenere il latte.

Il cardè era un vaso di cui l'altare era decorato e
che serviva per contenere le offerte. In alcuni
templi, tuttavia, per le divinità agricole, che ricevevano
il sacrificio di animali, era usato anche per
contenere il latte. In un tempio di
Delfi, l'altare era decorato con un
cardè che era anche un vaso per
contenere il latte.

Il cardè era un vaso di cui l'altare era decorato e
che serviva per contenere le offerte. In alcuni
templi, tuttavia, per le divinità agricole, che ricevevano
il sacrificio di animali, era usato anche per
contenere il latte. In un tempio di
Delfi, l'altare era decorato con un
cardè che era anche un vaso per
contenere il latte.

Il cardè era un vaso di cui l'altare era decorato e
che serviva per contenere le offerte. In alcuni
templi, tuttavia, per le divinità agricole, che ricevevano
il sacrificio di animali, era usato anche per
contenere il latte. In un tempio di
Delfi, l'altare era decorato con un
cardè che era anche un vaso per
contenere il latte.

Il cardè era un vaso di cui l'altare era decorato e
che serviva per contenere le offerte. In alcuni
templi, tuttavia, per le divinità agricole, che ricevevano
il sacrificio di animali, era usato anche per
contenere il latte. In un tempio di
Delfi, l'altare era decorato con un
cardè che era anche un vaso per
contenere il latte.

Il cardè era un vaso di cui l'altare era decorato e
che serviva per contenere le offerte. In alcuni
templi, tuttavia, per le divinità agricole, che ricevevano
il sacrificio di animali, era usato anche per
contenere il latte. In un tempio di
Delfi, l'altare era decorato con un
cardè che era anche un vaso per
contenere il latte.

Il cardè era un vaso di cui l'altare era decorato e
che serviva per contenere le offerte. In alcuni
templi, tuttavia, per le divinità agricole, che ricevevano
il sacrificio di animali, era usato anche per
contenere il latte. In un tempio di
Delfi, l'altare era decorato con un
cardè che era anche un vaso per
contenere il latte.

Il cardè era un vaso di cui l'altare era decorato e
che serviva per contenere le offerte. In alcuni
templi, tuttavia, per le divinità agricole, che ricevevano
il sacrificio di animali, era usato anche per
contenere il latte. In un tempio di
Delfi, l'altare era decorato con un
cardè che era anche un vaso per
contenere il latte.

Il cardè era un vaso di cui l'altare era decorato e
che serviva per contenere le offerte. In alcuni
templi, tuttavia, per le divinità agricole, che ricevevano
il sacrificio di animali, era usato anche per
contenere il latte. In un tempio di
Delfi, l'altare era decorato con un
cardè che era anche un vaso per
contenere il latte.



Je jouais avec un rayon de soleil brûlant, assise devant la fenêtre. Dans la rue en contrebas, les passants, las, allaient et venaient. Assommés par la chaude après-midi d'été. Nous avions emménagé ici il y a peu. Sur Hiemya, exilée, je pensais avoir la force de recommencer à vivre – je me leurrais. Je ne comprenais pas cette époque, ne parvenais pas à tisser des liens. Les drogues trompaient mes perceptions, rendaient mes pensées confuses, mes paroles incompréhensibles. Je m'isolais. Ne sortais plus.

L'apparement semblait éternellement vide. Pesant par ses espaces creux. Sirius et moi avions bien essayé de le meubler, de le décorer – mais tous nos efforts ne parvenaient pas à donner au lieu un semblant de vie. Le temps passait, lent et insensible ; se vengeant de n'avoir d'emprise sur nous en abîmant notre foyer. La crasse rongait les murs, l'humidité qui s'infiltrait par les fenêtres faisait gondoler mes précieux cahiers. La fumée de nos cigarettes, inlassable, recouvrait toutes les surfaces d'une crasse abjecte. Nous n'avions pas la force de nous battre contre cet assaut. L'appartement devenait un monstre, sa volonté infâme écrasant la nôtre. Je l'ignorais, le front contre le carreau.

Contemplais le ballet inlassable des gens, en bas.

La longue lézarde au plafond semblait infinie. Je la suivais du regard, traçant ses mots mystérieux sur le plâtre brunâtre. La tuyauterie dans le parquet telle une symphonie perpétuelle. Je n'arrivais plus à jouer du piano ; mes doigts me désobéissaient. Les lignes de la portée étaient floues. La musique riait de ne plus pouvoir se faire entendre – prisonnière de ma tête. Vertigineuse. Entêtante.

Dans ces moments, le temps se distendait. Décousu Absurde. Traîtresse course des aiguilles de l'horloge, que j'observais immobile depuis le canapé. La chaîne qui m'attachait au réel : mes carnets, dans lesquels j'écrivais. Tous les jours. Du moins, il me semblait. Peut-être en avais-je manqué un.

Ou un mois. Une année.

Sirius allait et venait, parfois accompagné, souvent seul. Les bras chargés de cartons de vieilles affaires qu'il achetait au marché aux puces. Nous jouions à des jeux de société dont nous ne comprenions pas les règles. Étudiions ensemble la lente course des heures. Hors du temps.

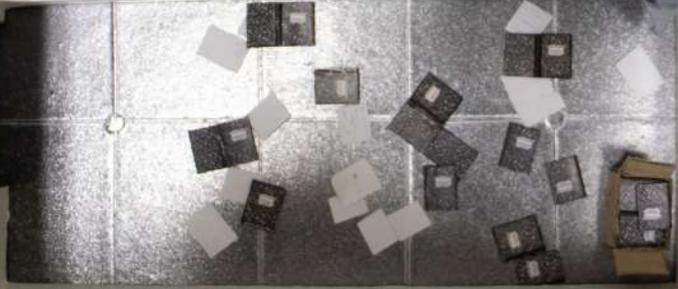
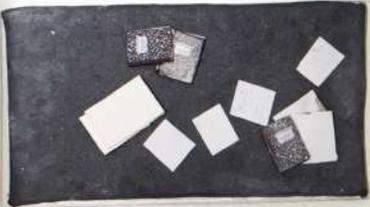
Nous avons tout fui. Nos responsabilités, nos vies, nos amis. Tout perdu. Et pourtant, nous ne parvenions jamais à disparaître totalement. Telle était notre malédiction.

Je me pris à rêver d'un monde où j'aurais été transparente.









Sa mémoire décline. Parfois... elle ne se souvient pas – dans ses mains tremblantes, les pages abîmées des cahiers qu'elle a remplis des décennies plus tôt deviennent les seuls vestiges du passé.

Alors elle écrit. Meticuleuse, elle complète, traduit, réécrit sur des feuilles vierges les passages illisibles. Les souvenirs sont du sable qui file entre ses doigts. Vers l'oubli. Le néant. Tant bien que mal elle les tient près de son cœur, et l'encre les fait rester, un moment encore. Un dernier acte désespéré. Un testament. Elle écrit. Et Sirius est toujours vivant, là, entre les lignes.

Ses souvenirs s'émiettent. Elle sent son esprit se dissiper, jour après jour. La lumière des temps passés est plus terne ; la joie, les rires qu'elle vécue et entendus sont plus distants. Son heure approche. Le vide l'appelle, elle l'entend. Elle ne sait pas encore comment elle va s'y prendre ; elle veut agir avant de ne plus en avoir la volonté. Avant de totalement perdre le contrôle. Elle doit mourir.

Mais avant, elle écrit. Pour se souvenir. Une dernière fois.

Elle ne comprend pas vraiment où elle se trouve. Les murs blancs, le ronronnement de la ventilation, le passage régulier des gens en blanc, tout coule sur elle sans la toucher. Elle n'existe plus. On lui a arraché la moitié d'elle-même. On lui a enlevé tout son être. Solitude. Silence. Même dans ses moments les plus sombres, elle n'a jamais été seule.

Elle aurait dû mourir avec lui disparaître cesser d'exister –

Son corps se déchire chaque seconde, tente de rectifier cette erreur. Sans y parvenir. Elle est encore là. Elle souffre. Plus rien ne parvient à dissiper la douleur.

Elle n'est plus que le pâle écho du passé.

Elle tente de dissimuler la glace avec sa couverture. Elle ne supporte plus de voir mon reflet dans le miroir.



